

VII

REGARD EN AVANT

J'ai osé dessiner un tableau sur la grande planche noire de l'avenir : le tableau d'événements à l'accomplissement desquels je crois. Mais la planche noire laisse énormément d'espace libre. Je ne puis résister à la tentation d'en couvrir encore un petit coin de dessins de fantaisie.

Les générations prochaines verront, comme je l'ai expliqué dans le chapitre précédent, la solution violente de la question des nationalités. Les petits peuples faibles disparaîtront, c'est-à-dire perdront leur langue et leur caractère, comme les Wendes dans la Lusace et dans le Mecklembourg, comme les Celtes dans la Bretagne, le duché de Galles et l'Ecosse. Des races proches parentes s'uniront et chercheront à former une grande nation unique, comme déjà l'ont fait les Bas- et Hauts-Allemands, les Provençaux et les Français du Nord, les Slaves sous l'hégémonie de la Russie, comme commencent à le faire les Scandinaves. Les groupes émigrés de puissants peuples ou suc-

comberont, ou, avec l'appui de leur peuple, deviendront maîtres des territoires occupés par eux et les annexeront à leur État national. Cette lutte et cette poussée générales dans tous les sens créeront pour un certain temps un pêle-mêle chaotique de peuples, duquel surgiront finalement en se cristallisant un petit nombre de formes puissantes. Alors il n'y aura plus en Europe que quatre ou cinq grandes nations dont chacune sera complètement maîtresse chez elle, aura expulsé ou absorbé tous les éléments étrangers et gênants, et n'aura aucun motif pour regarder au delà de sa frontière autrement que d'une façon amicale et pour voisiner agréablement. Quelles nations resteront debout après le grand combat ? Ce qui en décidera, ce ne sera ni la politique des cabinets, ni le génie des hommes d'État, ni telle faute ou tel haut fait, ni l'étroitesse ou l'étendue d'intelligence des personnages dirigeants, mais la force vitale naturelle innée des peuples, qui peut s'affirmer sous toutes les formes possibles, comme excellence physique aussi bien que comme fécondité, comme supériorité sur le champ de bataille aussi bien que comme avance en civilisation, en art et en science, comme sentiment indestructible de solidarité aussi bien que comme opiniâtreté à maintenir sa nationalité. Je ne crois pas que c'est par le fait du

hasard qu'un peuple est nombreux ou restreint. Le nombre de ses individus me semble dans le règne animal aussi être un des traits essentiels, une des marques caractéristiques d'une espèce. Si les Celtes ont disparu presque partout, si les Grecs ne purent jamais dépasser quelques millions, si les Magyars, les Albanais, les Basques, les Romands de la Suisse sont restés de tout petits peuples, c'est parce qu'il n'était pas en eux d'en devenir de grands. Au temps d'Alfred le Grand il y avait environ deux millions d'Anglais et vraisemblablement (Il n'existe pas à ce sujet de documents historiques) autant de Scandinaves. Aujourd'hui l'Angleterre compte quarante millions d'habitants, et tout le pays scandinave seulement huit millions. Ce ne peuvent être les conditions du climat et du sol qui ont amené une si inégale augmentation ; car le Danemark, la Suède et la Norvège méridionales ne sont pas essentiellement différents de la plus grande partie de l'Angleterre, et en outre les Anglais ne se sont pas bornés à leur île, mais ont peuplé la plus grande partie de la terre de l'excédent de force de leur peuple. On ne peut de même expliquer par les conditions de climat et de sol que la France ait eu, au commencement de ce siècle, vingt-deux millions d'habitants et en compte actuellement trente-huit millions, tandis que la

population de l'Allemagne s'est élevée dans le même laps de temps de seize millions à cinquante et un millions. Les Français avaient pour eux le climat plus favorable, le terrain plus étendu, le sol plus fécond, et sont cependant restés bien en arrière des Allemands. Il s'agit donc manifestement d'un phénomène organique, d'une particularité physique innée dès le premier moment chez un peuple, qui peut, il est vrai, être modifiée et détériorée par des mélanges de sang et des conditions défavorables d'existence ; mais qui, pour peu que la situation reste approximativement normale, prévaut toujours de nouveau, et amène à la longue ce résultat historique, qu'aucune force humaine ne peut empêcher, qu'un peuple s'étend sur de vastes territoires, devient à chaque siècle plus nombreux et plus puissant et finalement domine des parties entières du globe, tandis qu'un autre peuple qui, originairement, n'était pas en arrière de celui-là, cesse peu à peu de suivre son voisin, se recroqueville davantage à chaque siècle, perd toujours de plus en plus en extension et en importance, et enfin ne mène plus qu'une existence fantomatique ou succombe complètement.

Ainsi nous arrivons à une Europe ayant trouvé son équilibre intérieur, et dans laquelle les quel-

ques peuples restés debout ont obtenu en territoire, en puissance et en unification, tout ce qu'ils pouvaient obtenir par le déploiement suprême de toutes leurs forces organiques. Un peuple européen respecte alors l'autre et le considère comme un phénomène naturel immuable avec lequel on compte comme avec une chose donnée. On voit dans les frontières quelque chose d'aussi immuable que le continent contre l'Océan, et un Russe pense aussi peu à envahir la terre allemande, ou un Allemand la terre italienne, qu'un oiseau à vouloir vivre dans l'eau ou un poisson dans l'air. Chaque peuple travaille dans son propre pays à l'amélioration de ses conditions d'existence, écarte successivement tous les obstacles qui s'opposent au développement libre et universel de l'individu, au plus haut emploi de toutes les forces, au bien-être le plus complet possible de chaque individu comme de la collectivité, et organise finalement dans un développement graduel tranquille, ou par de violentes révolutions, les formes d'État, de société et de vie économique qui semblent à sa grande majorité les plus souhaitables. A côté d'une vie intellectuelle intensive, les peuples n'ont plus qu'une occupation générale : celle d'obtenir de la nature le pain quotidien. Le nombre des hommes qui

peuvent vivre de professions n'ayant pas pour objet la production de substances alimentaires, devient toujours plus restreint. L'utilisation la plus étendue des forces naturelles, l'invention de machines ingénieuses rendent superflus les neuf dixièmes des ouvriers aujourd'hui occupés dans l'industrie. Une organisation de la société sur la base de la solidarité, transforme des communautés entières en sociétés coopératives de consommation, et supprime le petit commerce des intermédiaires. Tout ce qui jusqu'ici s'étalait dans le monde comme boutiquier et manœuvre, doit retourner au champ et travailler la glèbe. Avec cela la nation continue à s'augmenter, les hommes se serrent de plus en plus les uns contre les autres, la portion de terre qui peut être répartie à chaque individu devient toujours plus petite, la lutte pour la vie toujours plus malaisée. On améliore les méthodes d'agriculture et d'élevage, on transforme des déserts en jardins, des fleuves et des lacs en viviers; la terre apporte des rendements qu'on n'a pas soupçonnés auparavant, mais finalement vient le moment où, en dépit de tous les artifices, on ne peut plus contraindre le sol à rendre davantage, et où la question du pain surgit comme un spectre devant la nation. Où prendre la nourriture pour les adultes, dont la

vie est prolongée par une science hygiénique plus développée, pour les enfants qui naissent annuellement par centaines de mille et jouissent d'un bon appétit? Déborder simplement au delà de la frontière, inonder pacifiquement les terres voisines, cela n'est pas possible. Dans toute l'Europe, en effet, règne à peu près le même état de choses, et les difficultés d'un peuple sont aussi celles des autres peuples. De même, l'emploi de la force est exclu. On ne fait plus une guerre de brigands pour détruire une autre nation ou la chasser de ses foyers et se les arroger. La civilisation a atteint partout à peu près la même hauteur, les habitudes et les institutions sont devenues semblables; les communications, très actives, parce qu'elles sont aisées et à bon marché, ont noué mille liens intimes entre tous les peuples, et l'on considérerait comme un crime d'étendre la main vers le bien d'autrui. Et non seulement comme un crime, mais aussi comme une entreprise par trop dangereuse et par conséquent irraisonnable. Car tous les peuples européens ont les mêmes armes terriblement perfectionnées, la même organisation militaire et la même pratique de l'art de la guerre, et si l'on engageait avec une population voisine une lutte sanglante pour lui enlever son territoire et son sol, cela ne s'appellerait

pas conquérir de nouveaux foyers à l'excédent de peuple pour lequel son propre pays est devenu trop étroit, mais, parce qu'il n'y a plus dans sa patrie de place pour lui, l'envoyer à une mort certaine. D'ailleurs, il n'existe plus de haine nationale, car les luttes entre les nations gisent dans le passé, le plein droit à l'existence de chaque grand peuple resté debout est reconnu par les autres peuples, et la population de tout le continent, en échange ininterrompu d'idées, uniformément cultivée, s'est peu à peu habituée à considérer tous les peuples de l'Europe comme des membres d'une unique famille, et, si elle ne voit des frères que dans ses propres compatriotes, à voir du moins des cousins dans les autres hommes de la race blanche. Aussi peu les habitants d'une province d'un Etat national pensent aujourd'hui à envahir une province voisine, à en chasser les habitants et à s'emparer de leur pays, aussi peu un peuple pense alors à exercer une telle violence contre un peuple européen voisin.

Mais que faire pour résoudre la question du pain? Ici entre en jeu une loi naturelle. La surabondance de la population européenne se dégorge du continent dans la direction de la moindre résistance. Cette moindre résistance est offerte par les races de couleur; celles-ci sont en conséquence

fatalement condamnées à être d'abord dépossédées, puis exterminées par les fils de la race blanche. Le sentiment de la solidarité, qui unit peu à peu tous les Européens, ne s'étend pas aux non Européens. L'égalité de civilisation, qui rend semblables les peuples de l'Europe, n'existe pas entre ceux-ci et les habitants des autres parties du monde. L'emploi de la force, qui en Europe n'offre aucune chance, promet au delà de ses frontières de faciles succès. L'Européen qui émigre ne s'éloigne pas, plus que cela lui est absolument nécessaire, de la zone tempérée qui lui est la plus propice et la plus agréable. Il colonise d'abord toute l'Amérique du Nord et l'Australie, toute l'Afrique et l'Amérique au sud des tropiques. Puis il occupe les côtes méridionales de la mer Méditerranée et pénètre dans les parties les plus hospitalières de l'Asie. Les indigènes tentent d'abord de résister, mais voient bientôt leur unique salut dans la fuite. Ils lâchent pied devant les Européens et se précipitent de leur côté sur des voisins plus faibles qu'ils traitent comme eux-mêmes ont été traités par les blancs plus forts. Mais chaque génération engendre en Europe un nouvel essaim débordant d'êtres humains, qui doit émigrer; la nouvelle vague déferle au delà de la limite de marée du premier flot, et les têtes de la colonisa-

tion européenne pénètrent toujours plus profondément dans les continents étrangers, toujours plus loin vers l'équateur. Les races inférieures sont bientôt complètement perdues. Je ne vois pas de salut pour elles. Des missionnaires peuvent leur apporter autant de bibles et de christianisme extérieur qu'ils voudront; des théoriciens de la philanthropie, qui n'ont vu de nègres ou d'Indiens qu'en images ou dans les caravanes exhibées au Jardin d'Acclimatation ou au Champ-de-Mars, s'enthousiasmer pour l'enfant du désert et pour le romantisme des Maoris ou des Caraïbes: le blanc est mieux armé pour la lutte en vue de l'existence que toutes les autres races humaines, et quand il a besoin, pour vivre, de la terre des sauvages, il la prend sans hésitation. L'homme noir, rouge ou jaune n'est plus alors qu'un ennemi qui veut lui rendre plus difficile ou impossible l'existence, et il le traite comme il a traité les ennemis d'ordre zoologique de ses enfants, de ses troupeaux et de ses champs, comme il a traité les grands félins de l'Afrique et de l'Inde, les ours, les loups et les aurochs des forêts vierges européennes: il les extermine radicalement.

La première étape de notre excursion dans l'avenir fut la définitive délimitation des grands Etats nationaux restés debout dans la lutte pour

leur langue et leur génie, que suivirent le développement intellectuel général et la grande augmentation des peuples de l'Europe. La seconde étape est la colonisation de toute la terre par les fils de la race blanche, après que l'Europe d'abord, puis les zones tempérées des autres parties du monde sont devenues trop étroites pour elle, et l'extirpation des races inférieures et plus faibles. Il faudra beaucoup de siècles, peut-être des milliers d'années, pour que l'aiguillon de la faim pousse l'homme blanc jusqu'au cours supérieur du Congo, au bord du Gange et du fleuve des Amazones, et que le dernier sauvage des forêts vierges du Brésil, de la Nouvelle-Guinée et de Ceylan, disparaisse devant lui; mais enfin cela arrivera, et toute la terre sera soumise à la charrue et à la locomotive des fils de l'Europe.

Se produit-il maintenant un arrêt? Les destinées humaines cessent-elles de se dérouler? Non. L'histoire universelle est le *perpetuum mobile*, et elle court, elle court à perte de vue. L'humanité blanche, qui est seule restée sur la terre, continue à prospérer vigoureusement dans ses antiques foyers sur le continent européen et dans les zones tempérées des autres parties de la terre; les peuples s'accroissent; incessamment pousse une fraîche jeunesse qui revendique une place au soleil

et un couvert à la table, et au bout de quelques générations s'affirme de nouveau la nécessité qu'un nouvel essaim s'envole de la vieille ruche. Mais maintenant il n'y a plus de race inférieure qu'on puisse débusquer et anéantir sans peine et sans éprouver le sentiment très vif qu'on fait violence à des frères. Partout on retrouve sa propre conformation de visage et de corps, des langues, des conceptions, des mœurs et des coutumes parentes, partout des formes familières d'Etat et de culture, et partout un homme blanc civilisé a inscrit dans le sol du champ, avec les sillons saints de la charrue, son droit de propriété. De quel côté les émigrés doivent-ils se tourner? Qu'advient-il avec l'excédent de naissances, dans les plus anciens pays civilisés? Une loi reste en pleine valeur et aide à sortir d'embarras: de nouveau la loi de la moindre résistance. Il n'y a plus de races inférieures, mais les descendants des immigrants blancs, qui se sont avancés le plus loin vers l'équateur, déchoient organiquement dans les tropiques, et représentent au bout de quelques générations une espèce humaine inférieure, qui se comportera vis-à-vis les hommes de sa race dans les pays plus favorablement situés, comme maintenant les nègres ou les Peaux-Rouges vis-à-vis les blancs. Qu'il en advienne ainsi, cela n'est pas douteux.

Les peuples blancs les plus virils et les plus combattifs dépérissent dans les contrées torrides au bout d'une petite suite de générations, et quand ils ne s'éteignent pas complètement par stérilité ou par maladie, ils deviennent du moins si débiles et si flétris, si bêtes et si lâches, si peu résistants à tous les vices et à toutes les habitudes pernicieuses, que bientôt ils ne sont plus que les ombres de leurs pères et de leurs aïeux. Ce fut là en moins de cent années le sort des superbes Vandales, qui pénétrèrent en géants germaines dans Carthage, et furent rejetés hors de leur royaume en mazettes pleurardes par de misérables Byzantins. Le même fait se répète aujourd'hui aussi dans tous les pays chauds que le blanc s'assujettit. Le gouvernement anglais s'efforce en vain de multiplier dans l'Inde le mariage de ses soldats avec des femmes blanches. On n'a jamais pu, comme s'exprime le major général Bagnold, « élever assez d'enfants mâles, pour fournir les régiments de tambours et de fifres ». Dans la Guyane française, il y a eu de 1859 à 1882, d'après un beau travail du docteur J. Orgeas, 418 mariages entre Européens. Sur ce nombre, 215 sont restés stériles, les 203 autres ont produit 403 enfants. De ceux-ci, 24 étaient mort-nés, 238 moururent à différents âges d'avril 1861 à janvier 1882. Ainsi donc, après vingt-

trois ans, 141 enfants représentaient toute la descendance de 836 Européens mariés. Et quel aspect avaient ces rejetons ! C'étaient presque tous des créatures microcéphales nabotes, à la peau ridée, atteintes de diverses infirmités.

Les colons entre les tropiques sont donc voués à l'étiollement ; non seulement ils ne développent pas davantage la civilisation qu'ils ont apportée avec eux, mais ils la perdent même, et ne conservent bientôt plus de leur héritage de race qu'une langue corrompue et la vanité de caste, des caractères physiques et moraux de laquelle plus rien ne subsiste. Les immigrés vigoureux n'éprouvent aucun scrupule à l'égard de ces avortons dégénérés, et la faible résistance qu'ils peuvent opposer n'a pas d'importance. Une couche fraîche d'hommes qui ont besoin de terre et de nourriture se répand donc sur ces pays baignés dans le soleil, ensevelissant sous elle la vieille couche torrifiée, et reprenant à nouveau la lutte sans espoir contre le climat. Les contrées équatoriales accomplissent ainsi dans l'histoire future de l'humanité le même travail qu'en météorologie. De même que les eaux froides des pôles s'écoulent vers l'équateur, s'y évaporent et sont renvoyées sous forme de vapeurs et de nuages ; de même que par cette volatilisation se produit

un abaissement du niveau de la mer qui doit être rétabli par de nouvelles masses d'eau venues des contrées froides; de même enfin que de cette manière les masses d'eau de toutes les mers sont maintenues en constant mouvement, le régime pluvial de toute la terre réglé et les pays les plus éloignés fertilisés, ainsi les excédents des naissances s'écoulent des vieux pays civilisés vers les tropiques, y dépérissent, s'y évaporent en quelque sorte, et sont remplacés par un constant afflux nouveau. L'équateur devient une formidable chaudière à vapeur dans laquelle la chair humaine se fond et se volatilise. C'est un renouvellement du culte primitif de Moloch. Les peuples de la zone tempérée jettent une partie de leurs enfants dans la gueule du four brûlant, et obtiennent ainsi place pour leur prospérité et leur développement propres. L'image est horrible, mais le fait ne l'est pas. Ce n'est pas en effet à une mort douloureuse que sont condamnés les enfants des peuples. Une vie plantureuse et exubérante leur rit dans les pays chauds; les airs et les ondes caressent tièdement leurs membres, les champs et les bois leur offrent en abondance la nourriture sans qu'on ait besoin de les y forcer; l'existence leur semble plus voluptueuse et plus facile qu'à leurs pères et à leurs frères sur la vieille glèbe

récalcitrante, et c'est avec de tendres et ardents baisers auxquels ils s'abandonnent dans des frissons de volupté, que le soleil leur suce la vie par tous les pores. C'est une mort que toute nature efféminée préférera au rude combat pour l'existence, c'est un doux écoulement, une chatouillante déliquescence dans lesquels on est suavement bercé comme dans un rêve produit par l'opium, et qui sont plutôt faits pour exciter l'envie que la pitié.

Mais l'équateur ne fonctionne pas éternellement comme chaudière à vapeur ou bassin d'évaporation de l'humanité; il n'est pas éternellement la soupape de sûreté qui s'ouvre chaque fois que, dans les vieux pays civilisés, la pression devient trop forte. Il arrive un moment où les circonstances changent complètement de face. Le refroidissement de la terre s'accroît, la ceinture de glace du pôle glisse de plus en plus profondément, s'enroule autour d'un degré de latitude après l'autre, et étouffe toujours de nouvelles contrées. Les hommes émigrent avec plus d'ardeur que jamais vers les tropiques, mais la zone torride n'est plus maintenant l'étrangleuse perfide qui vous tue en vous caressant, elle est la nourrice de l'espèce humaine. Elle seule alimente encore abondamment ses habitants, elle seule les laisse se développer dans toute leur plénitude,

prosperer joyeusement et rester intelligents et forts. Toute culture et toute civilisation se concentrent autour de l'équateur. Là s'élèvent les palais et les académies, les hautes écoles et les musées; là on pense, on cherche, on écrit et on crée. Là seul les hommes s'éploient encore tout entiers. Tant pis pour les lents, les empotés et les peureux qui se sont attardés dans les vieux pays. Quand eux aussi, sous la pression de la muraille de glace qui s'avance, ils se décident enfin à prendre le bâton de voyageur, ils trouvent les sièges commodes occupés et bien gardés par une race forte qui est devenue plus florissante et plus puissante, alors qu'eux-mêmes se sont affaiblis sous le froid et la faim. Ils campent aux bords du cercle magique comme une bande de loups, et regardent avec des yeux féroce-ment avides la vie forte et abondante qu'ils ont devant eux; mais dès qu'ils tentent de sauter par-dessus la barrière et de ravir une proie, ils sont refoulés dans leurs déserts de glaces par les robustes maîtres de la terre bénie.

Et ensuite? Ce qui adviendra ensuite, je l'ignore. Ici le noir avenir devient encore beaucoup plus noir. Je ne puis plus rien y distinguer, et le conte doit par conséquent prendre fin.

TABLE DES MATIÈRES

I. Regard en arrière	4
II. Succès	32
III. Suggestion	66
IV. Reconnaissance	95
V. L'Etat destructeur des caractères	114
VI. Nationalité	134
VII. Regard en avant.	166